

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

LE
CHEMIN DE LA FORTUNE.PAR
HENRI CONSCIENCE.I
LES PLACERS.

Pardoes emmena ses amis. Lorsqu'il se vit assez éloigné du changeur :

—Je connais ce papa Crochu, dit-il. C'est le plus grand escroc que l'on puisse trouver dans toute l'Amérique. Il a fait en France dix ans de galère pour avoir signé de faux billets de banque. Vous croyez qu'il n'a pas trompé ce naïf blagueur ? Il l'a dupé trois fois. Premièrement, il a un poids en cuivre dans l'intérieur duquel il y a de l'or, et qui pèse par conséquent beaucoup trop ; secondement, il ne leur a pas donné le prix de l'or, à beaucoup près, et, troisièmement, il a escamoté une partie de l'or de ces hommes, à travers le papier.

—A travers le papier ? s'écria Donat étonné. Est-ce que l'or passe à travers le papier ?

—Tu ne comprends pas ce que je veux dire. Il y a deux ou trois feuilles l'une sur l'autre ; au milieu de chacune de ces feuilles, il y a une coupure que l'on ne peut apercevoir. Pendant qu'on parle et qu'on se dispute, le changeur joue avec ses doigts dans l'or, en apparence pour s'assurer qu'il est pur ; mais il remue les feuilles de papier de telle façon que les coupures s'ouvrent et une partie de l'or passe au travers. Il a volé de cette manière une once d'or à son dernier chaland.

—Et l'as-tu remarqué enfin cette fois ? demanda Victor.

—Certainement, aussi bien que je te vois.

—Pourquoi n'as-tu pas prévenu ces pauvres chercheurs d'or ?

—Oui-dà ! si on calcule ainsi dans les placers, on s'attire à tous moments les affaires les plus dangereuses. Chacun pour soi ; tant pis pour celui qui se laisse tromper. Si j'avais dit un mot, le changeur aurait appelé par un coup de sifflet, un cri ou tout autre signe, les gens des stores environnantes et nous aurions été entourés instantanément d'une vingtaine de gaillards menaçants. Les propriétaires des boutiques ont conclu une sorte d'alliance pour leur défense générale. Sans ce moyen, ils ne pourraient pas tenir longtemps ici.

Ils passaient en ce moment devant quelques stores où l'on vendait de la farine, du lard et d'autres provisions

—Un jambon ! s'écria Donat. Mes amis, voilà un jambon ! Pardoes, achetons-le ; nous ferons bombance. L'eau m'en vient à la bouche. Du jambon, mes amis, c'est un régal quand on n'a mangé depuis si longtemps que des galettes avec du lard à moitié gâté !

—Innocent ! dit le Bruxellois. Ce jambon coûte peut-être quatre onces d'or.

—Quatre onces d'or ? Pardieu, il fait bon avoir des porcs ici. Quelques onces d'or, et il y a quatre jambons à un porc !

—Non, mais nous achèterons du tabac ; nous n'en avons presque plus, et cette consolation ne peut pas nous manquer.

Ils s'approchèrent de la boutique. Pardoes prit un paquet de tabac qui pouvait peser deux livres, et en demanda le prix.

—Cinq dollars, répondit-on.

—Plus de vingt-six francs ? grommela Donat. A ce prix, j'achète toute une charrette de tabac à Natten-Haesdonck.

—Il n'y a rien à dire, mes amis, remarqua Pardoes. Les prix baissent et haussent ici encore mieux qu'à la Bourse. Nous venons dans un mauvais moment ; il y a peu de tabac dans les stores. Si nous attendons jusqu'à demain, nous devrons probablement donner le double.—Venez, allons boire un grog dans cette grande tente.

—Si nous buvions plutôt une bouteille de vin ? demanda le baron qui paraissait de bonne humeur.

—Une bouteille de vin ? Elle coûte au moins une once d'or et nous avons à peine dix dollars à nous tous.

—Va donc pour le grog, puisque le vin dépasse nos moyens.

La tente dans laquelle ils entrèrent était remplie de gens qui se tenaient tous debout et avaient une verre à la main, car il n'y avait là aucun siège. Aussi, dès que les Flamands eurent vidé leur grog et payés quatre dollars, ils quittèrent cet endroit, où l'on frémissait en entendant le langage grossier des ivrognes qu'on voyait chanceler de tous côtés et où l'on suffoquait à cause de l'épaisse fumée de tabac qui empêchait presque de respirer.

—Venez, maintenant, messieurs, dit le Bruxellois, nous en avons vu assez, et nous ne pouvons pas oublier que nos amis qui sont là-bas aimeraient aussi à venir dans la vallée et aux stores. Nous possédons encore six dollars. Nous en donnerons deux à Creps et à l'Ostendais pour boire aussi un grog. Nous garderons les autres à tout événement.

Il s'arrêta cependant devant une tente spacieuse qui semblait remplie de monde, et dans laquelle on entendait un grand bruit comme si une querelle s'y fût élevée.

—Que vend-on là dedans ? demanda le baron.

—C'est une maison de jeu, répondit Pardoes se frottant le front en réfléchissant.

—Ah ! je le vois bien, dit Roozeman. Regarde le malheureux qui en sort ! Il est pâle comme un mort, l'écume lui sort de la bouche, il s'arrache les cheveux. Pauvre jeune homme, il a perdu peut-être en une heure la fortune qu'il avait arrachée à la terre par six mois d'un travail d'esclave !

—Il me vient une idée, murmura le Bruxellois. Les dollars que nous possédons encore ne peuvent nous être d'une grande utilité. Si nous allions nous risquer au jeu ? Avec un peu de bonheur, on y gagne souvent une grande fortune en quelques minutes.

—Non, non, je n'entre pas là pour un morceau d'or aussi gros que le poing ! s'écria Donat. Je n'aimerais guère perdre le lobe de ma seconde oreille.

—Et les camarades de la montagne ? objecta Victor. Irions-nous perdre l'argent

qui leur appartient ? D'ailleurs, on se bat sans doute là-dedans...

Le mot n'était pas sorti de sa bouche qu'un coup de pistolet retentit dans la tente. Un mouvement violent agita le groupe de joueurs, et il s'ouvrit immédiatement pour laisser passer quelques hommes qui portaient un cadavre ou un mourant par les bras et par les jambes, tandis qu'au-dessus de leurs têtes brillaient encore des couteaux menaçants et que d'affreuses imprécations remplissaient l'air. La victime qu'ils emportaient hors de la maison de jeu avait reçu une balle dans la poitrine ; le sang coulait encore de l'horrible blessure.

Les porteurs, qui n'étaient pas moins furieux et ne juraient pas moins que leurs ennemis, disparurent derrière la tente... Tout, dans la maison, reprit son train habituel et on entendit de nouveau la voix du banquier dominer le murmure des joueurs. Les Flamands, émus, poursuivirent leur chemin et gardèrent quelque temps le silence.

—Que vont-ils faire maintenant du cadavre du malheureux joueur ? demanda Roozeman.

—Ils vont creuser un trou au pied du rocher et le couvrir de terre et de pierres.

—Sans autres cérémonies ?

—Rien.

—N'y a-t-il pas de prêtre ici pour dire au moins une prière sur la tombe ? demanda Donat.

—Un prêtre ? répéta Pardoes. Un prêtre dans les placers ? Il est venu un prêtre lorsque j'y étais. L'homme avait de bonnes intentions ; il commença à sermoner et voulut rappeler aux chercheurs d'or qu'ils étaient chrétiens. Savez-vous ce qui est arrivé ? Le pauvre prêtre, pour ne pas mourir de faim a été obligé de chercher de l'or comme les autres. Personne ne le voulut pour compagnon, parce qu'il voulait entraîner par ses exhortations la liberté sauvage qu'on regarde ici comme l'unique avantage véritable de la vie des placers. Il a été obligé de s'engager comme journalier au service d'un chercheur d'or. Où il est resté depuis lors, je n'en sais rien.—Eh bien, Donat, que fais-tu donc, niais ? As-tu peur que le spectre du mort te poursuive ? Tu fais des signes de croix et tu cours avec les mains jointes. Je crois que tu trembles.

—Je prie pour l'âme du joueur assassiné et un peu pour la mienne, répondit Donat. Je tremble, en effet, à l'affreuse pensée que le pauvre Donat pourrait aussi mourir dans ce pays maudit. Être enterré dans un coin comme un chien, sans prêtre, sans prières ! Pas même une petite place de terre bénite pour attendre le jugement dernier !

Pardoes éclata de rire.

—Oui, oui, ris toujours, murmura Donat avec un gros soupir. Chacun ses idées. Je ne veux pas reposer ailleurs que dans le cimetière de Natten-Haesdonck, où reposent mes parents. Alors, je serai au moins certain que Anneken fera mettre une croix de bois sur ma tombe et versera quelquefois une larme en mémoire de son malheureux Donat.

Et ces tristes pensées l'attendrissaient si fort qu'il commença à se frotter les yeux